

## Eléments d'analyse prospective des problèmes de l'environnement

Decouflé A.C.

Milieu de vie, mode de vie

Paris : CIHEAM  
Options Méditerranéennes; n. 13

1972  
pages 27-32

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010459>

To cite this article / Pour citer cet article

Decouflé A.C. **Eléments d'analyse prospective des problèmes de l'environnement.** *Milieu de vie, mode de vie.* Paris : CIHEAM, 1972. p. 27-32 (Options Méditerranéennes; n. 13)



<http://www.ciheam.org/>  
<http://om.ciheam.org/>

# Éléments d'analyse prospective des problèmes de l'environnement

André-Clément DECOUFLÉ

Directeur du Laboratoire  
de Prospective Appliquée  
(Association Internationale  
Futuribles)

« Lorsque la plupart des différentes significations d'un terme sont indéfinies, vagues, ou plus encore, obscures au point de ne pouvoir communiquer aucune pensée claire, son usage est impardonnable. Si un terme a différents sens, plus ou moins précis, et plus ou moins aisés à définir, son usage n'est admissible que lorsque son sens est clair.

Quand on fait usage d'un terme, non pour transmettre une idée, mais comme écran, pour cacher une pensée confuse, ou même pour voiler des problèmes afin de faire accepter un schéma ou une politique, on ne fait pas seulement preuve d'irréflexion mais aussi de malhonnêteté. »

Fritz MACHLUP,  
Essais de Sémantique Economique  
trad. fr., Calmann-Lévy éd., 1971, 342 p.  
p. 139-140.

Les problèmes relatifs à l'environnement, c'est-à-dire, selon la définition proposée par le Comité International de la Langue Française, à l'« ensemble, à un moment donné, des agents physiques, chimiques et biologiques susceptibles d'avoir un effet direct ou indirect, immédiat ou à terme, sur les êtres vivants et les activités humaines » (1), intéressent le prévisionniste à plus d'un titre.

Non seulement — observation qui va de soi — parce qu'ils ne peuvent être convenablement posés que dès lors qu'ils sont situés dans la longue durée, mais aussi, ce qui est plus significatif pour notre propos, parce qu'ils se situent au cœur de la « crise » actuelle de la société industrielle en voie de passage à un stade de civilisation « post-industrielle ».

\*\*

Une prospective de l'environnement, c'est d'abord, tout mauvais jeu de mots écarté, sa mise en perspective. C'est, pour commencer, poser la question de savoir quel usage il en est fait dans le discours et dans la pratique de l'action sociale, quelle fonction il remplit.

A entendre beaucoup de « spécialistes », les maladies de l'humanité contemporaine tiendraient, pour une part prépondérante, à des dérèglements écologiques, à des ruptures dans les harmonies naturelles, à des défauts prononcés de l'équilibre des rapports entre les systèmes vivants. De telles considérations, en elles-mêmes fort pertinentes et, dans les meilleurs cas, démontrables, éliminent opportunément les références aux rapports sociaux : l'homme des sociétés industrielles avancées — et, demain, tout être humain quel qu'il soit — ne serait plus en conflit avec son semblable, mais avec ces entités purement physiques que

sont le bruit ou la pollution atmosphérique ; il ne souffrirait plus principalement d'injustice, de discrimination, d'exploitation ou de manipulation, mais de ces mauvaises combinaisons d'éléments matériels que traduisent, au bout du compte, la crise des « mégalo-poles » ou celle des moyens de communication.

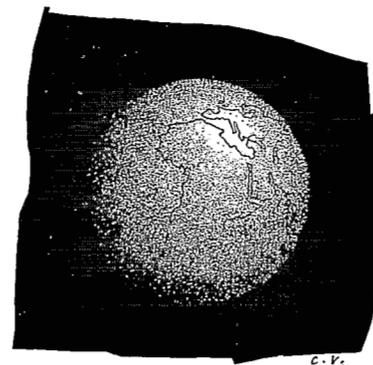
\*\*

Chacun l'accorde : le discours de l'environnement se répand, dans les sociétés industrielles avancées, comme du feu sur une traînée de poudre. La question de savoir quelles fonctions sociales il remplit ne peut, dans ces conditions, être éludée : elle conduit à s'interroger sur les types de comportements et d'attitudes que le thème de l'environnement est susceptible d'inspirer à moyen et peut-être à long terme.

\*\*

Le thème de l'environnement : expression faussement claire. Car si la thématique de l'environnement est relativement facile à constituer (mauvaise conscience à l'égard des saccages de l'industrialisation et de l'urbanisation — plus rarement, du développement des loisirs ; angoisse de la finitude de nouveaux biens rares ; aspirations de retour à la nature, etc.) sa raison (2) est plus malaisée à qualifier.

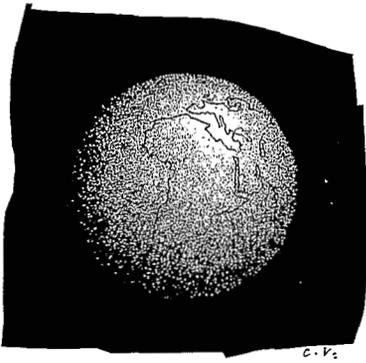
D'où vient que l'environnement paraît aujourd'hui constituer le thème mobilisateur par excellence de la sensibilité collective des sociétés industrielles, à l'inverse de tant d'autres « grandes causes », de tant de problèmes non moins dominants pour « l'avenir de l'humanité » — du désarmement à la misère croissante des populations périphériques des sociétés industrielles avancées (3) en passant



(1) Cette définition, que l'on acceptera ici à titre provisoire, se complète par celle du milieu : « environnement caractérisé par l'influence prépondérante d'un ou plusieurs agents ou facteurs » (même source).

(2) L'anglais dispose ici d'un meilleur terme : *rational*. On pourrait aussi écrire : sa logique fondamentale.

(3) Dites, dans une terminologie qui doit être récusee, « sous-développées ».



(4) Au nombre des travaux français les plus récents, citons

— Robert LENOBLE, *Esquisse d'une histoire de l'idée de nature*, Albin Michel, 1969, 446 p.

— Serge MOSCOVICI, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Flammarion, 1968, 604 p.

— Jean EHRARD, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle* (S.E. V.P.E.N., 1963, 2 vol., 861 p.), version abrégée sous le titre de *L'idée de nature en France à l'aube des lumières*, Flammarion 1970, 443 p.

(5) Cf. en annexe la description sommaire d'une enquête possible sur ces thèmes.

(6) L'enquête de L. R. VILLERMÉ sur *L'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (1832-1839), plus souvent citée que lue, vient d'être rééditée par l'Union Générale d'Éditions, coll. 10-18, 1971, 316 p.

(7) Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, 1953, 458 p., pp. 236-238.

(8) Flammarion, 1967, 376 p. Un des enseignements les plus précieux de l'analyse d'E. LEROY-LADURIE est de délivrer d'un déterminisme climatique par trop naïf, qu'il ne suffira pas demain d'élargir aux dimensions d'un déterminisme de l'environnement dans son ensemble pour disposer d'un instrument d'investigation « prospective » adéquat. Pour emprunter à l'auteur un exemple méditerranéen, on se souviendra en effet que « la relative décadence de l'Espagne (aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) n'est pas due à une baisse de l'hygrométrie, mais à la structure sociale, à une religion totalitaire, aux avatars monétaires de la Renaissance et du Baroque, à un système de valeurs inadéquat au capitalisme, une géographie insatisfaisante par rapport aux exigences de l'économie moderne. Quant aux désastres des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les épidémies de peste, pulmonaire ou bubonique, ont été, entre bien d'autres facteurs, d'une plus redoutable efficacité qu'une hypothétique vague de froid » (*op. cit.*, pp. 18-19).

(9) En tout premier lieu, Fernand BRAUDEL, *Civilisation Matérielle et Capitalisme*, Armand Colin, 1967, 463 p.

(10) L'expression est aujourd'hui à la mode. Cf. Théodore ROSZAK, *The making of a Counter Culture*. (Double day, New York, 1969, 303 p.)

(11) J. EHRARD, *L'idée de nature...*, *op. cit.*, p. 12.

(12) *Id.*, *ibid.*, p. 357. On sait que l'on entend par synecdoque cette forme particulière de trope par connexion qui consiste « dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet avec lequel il forme un ensemble, un tout ou physique ou métaphysique, l'existence ou l'idée de l'un se trouvant comprise dans l'existence ou dans l'idée de l'autre (...) aussi définit-on la synecdoque, un trope par lequel on dit le plus pour le moins, ou le moins pour le plus » (Pierre FONTANIER, *Les Figures du discours*, rééd. Flammarion, 1968, 503 p., p. 87).

(13) Le livre célèbre de BRADBURY est du point de vue qui nous occupe précieux à plus d'un titre, puisqu'il décrit en contrepoint, on s'en souvient, les formes du saccage de Mars par les invasions successives de terriens : des papiers gras abandonnés dans les canaux par les premiers explorateurs jusqu'à la colonisation de l'ensemble de la planète par des bâtisseurs de villes et des chercheurs de minerais.

(14) Kingsley AMIS, *L'univers de la science-fiction*, Payot 1962, 137 p., p. 85.

par les crises de toutes sortes affectant ces dernières (tendance à une anomie généralisée, multiplication des phénomènes de marginalité, dissolution des valeurs collectives traditionnelles, etc.) ?

\*\*

La réponse à une question aussi (inévitavelmente) générale ne peut être simple : quelques-uns de ses éléments peuvent être utilement empruntés, comme on va le voir, à l'archéologie et à la futurologie de l'environnement, dans l'entrecroisement desquelles se loge, nouvelle venue, la prospective de celui-ci. Voici seulement, au reste, quelques points de repère.

**Archéologie** : l'histoire des rapports entre ces deux concepts purs et mal définis que sont « l'homme » et « la nature » a été plusieurs fois tentée (4) mais n'a guère dépassé une série d'investigations — au demeurant très légitimes en elles-mêmes — sur la place et le rôle de l'idée de nature dans l'évolution de la pensée occidentale. Mais les travaux de sociologie appliquée font défaut qui permettraient d'y voir plus clair dans les notions vagues de « besoin de nature » et d'aspirations à une meilleure qualité de l'environnement (5). Force est donc bien d'en revenir à l'historien, toujours trop négligé dès qu'il s'agit de prospective. On n'a pas de mal à se convaincre qu'il peut être, en une telle matière, utilement interrogé : lorsqu'il rappelle, par exemple, que les pires excès des pollutions et des nuisances industrielles et urbaines n'ont jamais « fait problème » aussi longtemps que les groupes sociaux qui en étaient les victimes ont pu être maintenus dans un état de domination et de sujétion suffisant (6) : indispensable rappel aux proportions, à la décence dans le discours : on en dira d'autres exemples. Mais l'historien plaidera surtout, en se souvenant de Lucien Febvre, pour « l'ouverture d'une vaste enquête collective sur les sentiments fondamentaux des hommes et leurs modalités » qui puisse enfin déboucher sur « la plus ancienne comme la plus récente des histoires (...), celle des sentiments primitifs en place, *in situ*, comme celle des sentiments primitifs ressuscités (...) notre histoire de perpétuelles résurgences et résurrections sentimentales. Culte du sang, du rouge sang, dans ce qu'il a de plus animal et de plus primitif. Culte des puissances élémentaires traduisant la lassitude des bêtes forcées que nous sommes — des bêtes écrasées, usées, laminées par le bruit forcené, par le dynamisme forcené de milliers de machines qui nous obsèdent. Résurrection compensatrice d'une sorte de culte de la Terre Mère sur le sein de qui il est si bon, le soir, d'allonger filialement ses membres endoloris. Résurrection, non moins universelle, d'une sorte de culte du Soleil nourricier et guérisseur : nudisme et camping, glissements éperdus dans l'air et dans l'eau. Exaltation de sentiments primaires, avec brusque rupture d'orientation et de valence ; exaltation de la dureté aux dépens de l'amour, de l'animalité aux dépens de la culture — mais d'une ani-

malité donnée, éprouvée comme supérieure à la culture ; en vérité, je conclus : la sensibilité dans l'histoire vaut-elle une enquête, une large, puissante et collective enquête ? Et la psychologie, est-ce un rêve de malade si je pense, si je dis ici qu'elle est à la base même de tout travail d'historien valable ? » (7).

Enquête immense, à peine, ici et là, entamée : pourtant les travaux s'amasent, depuis l'admirable *Histoire du Climat depuis l'An Mil*, d'Emmanuel Leroy-Ladurie (8), jusqu'aux études d'histoire de l'alimentation, en passant par les grandes fresques de l'histoire de la quotidienneté (9).

Enquête indispensable, *vitale*, à laquelle il faut espérer que des moyens considérables (à sa mesure) pourront être consacrés : il est à craindre pourtant que pour l'essentiel, elle n'illustre ce que les spécialistes d'une histoire *en apparence* purement intellectuelle de « l'idée de nature » ont déjà établi :

— que le « retour à la nature » traduit, pour le meilleur comme pour le pire, un incoercible besoin collectif de contre-culture (10), que Lucien Febvre exprimait tout à l'heure de manière un peu brutale : mais comment le dire autrement ?

— qu'il est la revendication d'un refuge, à partir de la répudiation d'une mission (dite « prométhéenne » dans la tradition spécifiquement occidentale du « progrès ») : celle de la domination et de la domestication de l'« inerte » par le « vivant ». De là que « toutes les morales « naturelles » sont marquées de la même équivoque : hymne à la vie mais aussi chant de résignation à la condition humaine. Le panthéisme stoïcien, le matérialisme épicurien se rejoignent dans un même idéal de repli sur soi : l'ataraxie, la limitation des désirs, le désintéret de la vie sociale » (11).

Au vrai, le thème de l'environnement en son entier est-il autre chose que la figure contemporaine d'une longue galerie de portraits — tous historiquement datés et culturellement repérables : ceux « des efforts de la médecine pour repenser les rapports de l'air et de la vie », comme l'écrit par synecdoque Jean Ehrard (12) ? On a, on aura sans doute de plus en plus de raisons de le penser, et c'est ici que, comme toujours, la futurologie tend à l'archéologie la main.

**Futurologie** : on la trouvera, pour l'essentiel, dans la littérature, la bande dessinée et le cinéma de *science-fiction*, et on l'y verra caractérisée par des thèmes familiers aux spécialistes de l'environnement, à commencer par celui de la nostalgie d'une nature intacte. Ainsi, chez Ray Bradbury (*Chroniques Martiennes*) des descriptions des ivresses de l'explorateur terrestre devant les « vertes collines de Mars » et ses vallées inondées d'oxygène (13), ou chez Clifford D. Simak (*La Chaîne autour du Soleil*) de la recreation par le héros, à partir d'un retour aux images de son enfance, d'une autre planète Terre à la nature vierge. Comme le remarque un excellent commentateur, le « syndrome de Simak » (14) est très répandu dans la science-

fiction américaine, et traduit une répulsion pour l'industrialisation et l'urbanisation à outrance qui ne peuvent avoir manqué de jouer quelque rôle dans la crise actuelle de la plus avancée des sociétés industrielles (15).

Revenons en effet sur terre. Le récent et déjà célèbre rapport sur *Les limites de la croissance* (16), préparé pour le Club de Rome par une jeune équipe d'universitaires américains (17) réserve aux problèmes étroits de l'environnement (pollutions et nuisances) une place de choix dans des combinatoires de paramètres jugés fondamentaux pour l'élaboration de modèles de situations mondiales futures, à l'horizon du XXI<sup>e</sup> siècle. Le rapport met bien en effet en évidence :

— que la « pollution » constitue, avec la croissance démographique, la disponibilité des ressources alimentaires, l'industrialisation et la consommation incontrôlée de ressources naturelles non renouvelables, un des cinq « éléments de base » retenus en vue de la démonstration des périls que leur « croissance exponentielle » combinée fait courir à moyenne échéance à l'humanité tout entière (18) ;

— que « les systèmes écologiques de la planète » (p. 45) sont assujettis, sous l'effet de la croissance exponentielle de ces cinq éléments, à des contraintes telles qu'ils constituent eux-mêmes une des limites les plus évidentes de la poursuite d'une telle croissance.

On soulignera, au reste, la prudence avec laquelle les auteurs admettent que tout raisonnement sur les limites écologiques de la croissance économique telle que la pratiquent les sociétés industrielles est affecté de considérables coefficients d'incertitude, dès lors que (p. 69) :

- très peu de sources de pollutions ont fait jusqu'ici l'objet de mesures suffisamment précises pour permettre de calculer leurs effets à long terme ;

- les considérations généralement avancées sur les limites tolérables des nuisances observables ressortissent davantage, en l'état présent du savoir, à des spéculations qu'à des calculs rigoureux ;

- la connaissance des cycles écologiques fondamentaux et celle des modes de distribution spatiale des pollutions issues de tel ou tel pôle de nuisances est encore très imparfaite.

— Mais on ne peut, à l'inverse, qu'être frappé par la conception restrictive des problèmes de l'environnement qu'adoptent les auteurs : ils raisonnent en effet exclusivement en termes de pollutions référées à l'accroissement de la consommation énergétique, de l'industrialisation et de l'utilisation des pesticides en agriculture (pp. 69-86).

— Les schémas d'actions et de rétroactions (« positive and negative feed-back loops ») que les auteurs construisent en vue de l'élaboration d'un « modèle mondial » de freinage et de blocage de la croissance n'intègrent, dans ces conditions, qu'une partie des éléments constitutifs de la qualité de l'environnement : partie assurément importante, mais non

signifiante en elle-même, dès lors que l'environnement est en soi un système de combinatoires au sein duquel les « facteurs de base » retenus par Meadows, Randers et Behrens (croissance démographique, épuisement des ressources non renouvelables, etc.) doivent être ramenés au statut d'humbles variables, à côté d'autres paramètres : urbanisation, loisirs, etc.

Une fois encore, le souci d'élaborer une modélisation aussi rigoureuse que possible, c'est-à-dire fondée sur des éléments supposés quantifiables, a éloigné de la question préliminaire que doit poser tout constructeur de systèmes : celle de la sélection de variables réellement qualifiables de « fondamentales », non point à raison de leur degré de quantification, mais en fonction de leur pertinence propre et de leur valeur heuristique (19).

— L'analyse qu'esquissent les auteurs des « effets de la pollution sur la durée de la vie » (pp. 117 et suiv.) constitue sans doute une bonne illustration des périls d'une modélisation hâtive. A partir de l'énoncé d'une fonction de type « multiplicateur » (20) susceptible de relier un taux de pollution à une espérance de vie — c'est-à-dire, observons-le au passage, deux grandeurs de nature différente (mais le point important n'est pas là) —, énoncé immédiatement suivi de l'aveu rituel du défaut de données disponibles, un diagramme est établi qui a l'ambition d'illustrer des effets-types de la pollution sur la durée moyenne de la vie : représentation contestable dans la mesure où elle se pare, vis-à-vis du « grand public », du prestige de la formalisation sans reposer sur une autre « base » que celle d'une causalité non vérifiée : rappelons encore une fois que nos auteurs sont les premiers à l'admettre (21), mais gardons-nous d'en tirer la conclusion que l'hypothèse qu'ils énoncent en acquiert pour autant la moindre légitimité. La prospective ne s'élabore pas dans l'entrecroisement des évidences du sens commun, mais dans un effort indéfiniment recommencé pour pénétrer l'univers des relations d'incertitude : pour penser d'un même mouvement les lacunes de la connaissance et les hasards de l'action.

— C'est du reste ce que nos auteurs paraissent en fin de compte prêts à reconnaître, lorsqu'ils s'interrogent sur l'alternative terminale de leur analyse. Que vaut-il mieux : tenter de fixer à la croissance des limites raisonnables et de se donner les moyens de s'y tenir, ou bien continuer à faire, comme par le passé, confiance au progrès technique pour reculer les bornes du possible (pp. 152-153) ? On sait la réponse qu'ils suggèrent : un retour à « l'état stationnaire » cher à toute une lignée d'économistes qui, depuis David Ricardo et Stuart Mill jusqu'aux hagiographes contemporains de la « société post-industrielle », mettent en question la croissance au nom des exigences du développement plénier de l'homme. Comme le remarquait jadis Alfred Marshall, les théories de l'état stationnaire sont fondamentalement inspirées par le thème du retour au règne des « lois naturelles »



(15) Dans le domaine de la bande dessinée, ne manquons pas de signaler la récente parution dans *Pilote* (printemps 1972) d'une admirable série de LINUS et MEZIERES intitulée *Bienvenue sur Alfolol*, et laissons à ses auteurs le soin d'en décrire l'argument : « Premiers occupants de la planète Technorog, les Alfololiens n'ont pu se résoudre à adopter le mode de vie (tout entier axé sur la notion de productivité) des Terriens. Comme ils perturbent la vie de la planète, on les a parqués dans des réserves... ».

(16) *The limits to growth*. Universe books, New York, 1972, 205 p. Cité ci-après dans sa version originale. On sait tout ce que cet exercice à destination d'un large public doit aux travaux de Jay W. FORRESTER, et en particulier à *World Dynamics*, Wright-Allen Press, Cambridge, Mass., 1971.

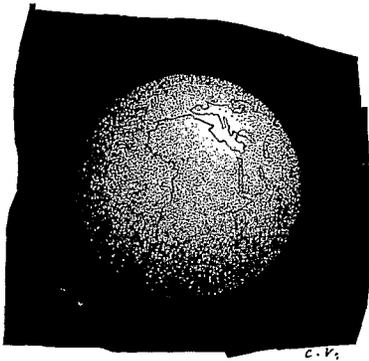
(17) Donella et Dennis MEADOWS, Jorgen RANDERS, William W. BEHRENS. La moyenne d'âge des auteurs est inférieure à 30 ans.

(18) Observons au passage que ces cinq éléments se caractérisent, à des titres divers, par un facteur commun, celui de la « crainte de manquer » de quelque chose (d'espace, de nourriture, de sources d'énergie, de matières premières, d'air et d'eau pure, etc...) et rappelons, avec Bertrand de JOUVENEL, que cette crainte est familière à la sensibilité américaine : « Les bases de la culture spécifiquement américaine ne présentent-elles pas un alliage de piétisme et de pragmatisme, et ne se peut-il pas que l'immense gaspillage des dons du Créateur qui caractérise la civilisation américaine inspire un sentiment confus de culpabilité et de menace, affleurant sur le plan pratique et conjuré par une relance d'obtentions pratiques ? N'est-ce pas d'ailleurs cette conscience malheureuse qui, depuis quelques années, explose en passion pour l'environnement ? » (*Vue économique des problèmes marins*, rapport ronéotypé, avril 1972, pp. 15-16).

(19) Ces critères de sélection sont naturellement fort difficiles à mettre en œuvre et risquent, pour commencer, d'apparaître comme chargés d'une subjectivité implicite. Ce n'est pas ici le lieu de discuter au fond des problèmes qu'ils posent, et je renvoie, pour un exposé introductif, à André-Clément DECOUFLÉ et Alexandre NICOLON, *Prospective et Société : problèmes de méthodes et thèmes de recherches*, La Documentation Française, éd. 1972, collection « Travaux et Recherches de Prospective ».

(20) « Lifetime multiplier from pollution (i.e.) a function that multiplies the life expectancy otherwise indicated (from the values of food and medical services) by the contribution to be expected from pollution » (p. 118). Et d'illustrer cette proposition par un exemple qui, c'est le moins qu'on puisse en dire, ne l'inonde point de clarté : « If pollution were severe enough to lower the life expectancy to 90 per cent of its value in the absence of pollution, the multiplier would equal 0.9. » (*ibid.*).

(21) Les expressions dont ils usent sont, à la limite, d'une naïveté touchante : « What will be the effect of human lifetime, as the present level of global pollution increases ? We cannot answer this question accurately, but we do know that there will be some effect. We would be more in error to ignore the influence of pollution on life expectancy in the world model than to include it with our best guess of its magnitude ».



(22) *Principles of Economics*, 8th ed., Mac Millan, London, 1964, 731 p., p. 305. La critique que fait MILL des prétendues « lois naturelles » qui gouverneraient l'économie politique se situe sur un plan tout à fait différent : elle consiste en effet à reprocher aux classiques de confondre phénomènes « naturels » et constructions « empiriques », et de postuler « l'immutabilité d'états sociaux dont un grand nombre sont de leur nature changeants et progressifs » (*Système de logique déductive et inductive*, trad. fr., 1860, Tome II, p. 582).

(23) Relevons pourtant que nos auteurs admettent que celle-ci constituera une des principales sources d'activités de la société stationnaire, qui s'ingéniera à mettre au point de nouvelles méthodes de récupération et de « recyclage » des déchets, à maîtriser l'énergie solaire, non polluante par excellence, et à pénétrer les mystères des équilibres écologiques (p. 177).

(24) Cf. sur ce point les récents articles de Bertrand de JOUVENEL, *Les économistes et l'environnement*, in *Analyse et Prévision*, tome XII, n° 6 (1971), pp. 1461-1480, et tome XIII, n° 1 (1972), pp. 53-75, qui prolongent ce livre pionnier : *Arcadie, Essais sur le mieux vivre*, éd. Sédésis, Paris 1969, 388 p.

(25) L'industrie de l'environnement, la garantie de super-profits à moyen terme pour ceux qui sauront tirer parti de la phobie des pollutions et des nuisances posent des problèmes extrêmement concrets qui ne seront pas examinés ici en tant que tels, mais qui doivent être évoqués. Il y a plusieurs années déjà qu'un observateur aussi attentif du capitalisme avancé à l'américaine que Michael HARRINGTON relevait que l'industrie automobile des Etats-Unis, loin d'être freinée dans sa croissance par la crise des communications intra-urbaines, en tirait des profits considérables et consolidés (i.e. assurés de leur long terme). Et il ajoutait, en écho aux discours johnsoniens sur la « Grande Société » : « There are powerful forces in this land which profit from and therefore promote the mediocre society; they are unalterably opposed to the best possibilities of the future » (*A subversive version of the Great Society*, in Herman D. STEIN ed., *Social theory and social invention*, The Press of Case Western Reserve University, Cleveland, 1968, 187 p., p. 49 and foll).

(26) Nicolas SKROTZKY, *La nature n'en peut plus*, Comité interministériel pour l'information, 1970, 93 p., p. 63.

(27) La littérature nord-américaine sur l'environnement est d'un type « catastrophiste » accentué, et les mises en garde alarmistes de *The limits to growth* (cf. supra) participent d'une tradition bien établie. Le chroniqueur scientifique du *Los Angeles Times* concluait son éditorial du 2 mars 1967 par ces lignes : « If man wants to go on living on the Earth he is going to have to stop burning fossil fuels (coal, oil, gasoline, etc...) and do so almost completely and almost at once » et un rapport de la *Rand Corporation* de la même époque ne craignait pas d'affirmer : « the international combustion engine — the basis of the automotive civilization of present day North America and Europe, must be abolished » (Brownlee HAYDON, *The Year 2000*, Rand. Corp., march 1967, n° P-3571, 35 p., p. 20). Cinq ans après, on ne sache pas de tels cris d'alarme aient sensiblement modifié stratégies à long terme des grandes firmes automobiles, qui viennent d'obtenir, on le sait, un nouveau délai pour la livraison sur le marché de véhicules partiellement non polluants.

(22) qui tourmente, de toute évidence, nos jeunes auteurs : « *Les limites de la croissance* » se situent dans une tradition des plus classiques de la pensée économique occidentale, et on aura soin de s'en souvenir avant d'applaudir à un exercice à la fois sympathique et maladroît, dont on pourra regretter qu'il fasse au bout du compte, un si modeste usage de la qualité de l'environnement (23). Celle-ci demeure, après comme avant le rapport du Club de Rome, un slogan : rien de plus. Les problèmes de son intégration dans les calculs économiques et les comptes sociaux demeurent entiers (24).

\*\*

Il n'est pas inutile, dans ces conditions, de hasarder la question de savoir si *l'environnement* va durer en tant que prétexte à provoquer des regroupements plus ou moins solides de morceaux de connaissance. Est-il, en un mot, susceptible d'assurer, à moyen terme, la fonction de pôle de concentration et de redistribution d'informations et d'analyses orientées vers une finalité clairement définissable, ou simplement inspirées par un souci à court terme, mal mesurable, sauf à l'évaluer en termes purement marchands (25) ?

\*\*

On peut admettre en effet que les réponses données à ces questions préjudicielles conditionnent les solutions qui pourront être apportées aux problèmes de l'environnement au niveau de « l'action », c'est-à-dire de la mise en œuvre de systèmes de décisions publics et privés.

Sans qu'il puisse s'agir à ce stade de formuler des réponses complètes, il est cependant possible de hasarder des éléments de réflexion :

— le prévisionniste fera remarquer en premier lieu, en usant d'une de ses expressions de prédilection, que les « tendances lourdes » de l'évolution des sociétés industrielles avancées paraissent telles, dans les domaines qui déterminent la qualité du milieu de vie (urbanisation, industrialisation, loisirs, etc...) que leur renversement à court et même à moyen terme ne semble pas vraisemblable : pour le dire autrement, les discours qu'il est loisible de tenir sur « une révision déclinante des notions de développement technique moderne » (26) ne peuvent constituer le fondement plausible d'une réflexion prospective sur l'environnement (27) ;

— il en est ainsi pour une raison fondamentale que le même prévisionniste ne peut ignorer dès lors qu'il est tant soit peu soucieux de rétrospective : la capacité du système industriel (ou, si l'on préfère, de la société technologique)

— quel que soit son système de gestion : libéral ou socialiste — à contrôler et à « digérer » ses propres contradictions au niveau de son fonctionnement sans porter atteinte à sa logique profonde, celle

d'un productivisme sans cesse élargi à l'ensemble des activités individuelles et collectives, cette capacité semble impressionnante, et apparemment incontestée. Le militant ouvrier hier, l'urbaniste aujourd'hui, l'écologiste demain sont, semble-t-il, condamnés à formuler à des niveaux différents le même constat : la dialectique de la production-consommation de masses médiatisée par la généralisation d'un système de machines couplé à un système d'informations a victorieusement triomphé jusqu'ici de toutes les considérations développées au nom de la dignité de l'homme ou de la qualité de l'existence. Mieux encore : elle en a tiré des légitimations supplémentaires ;

— la question ultime qui doit dans ces conditions être posée peut être ainsi formulée : l'ensemble des interrogations qui se regroupent aujourd'hui autour du « thème de l'environnement » est-il susceptible d'introduire à des transformations effectives (i.e. clairement décelables à court terme et apparemment décisives à moyen et à long terme) du système de production et de distribution des biens marchands et des ressources non comptabilisables au sein des sociétés industrielles développées (libérales et socialistes) et, plus largement, d'une proportion importante des sociétés humaines ? On aura la prudence (en tous cas : la pudeur) de laisser cette question ouverte : l'énoncé de sa réponse n'appartient pas au rhéteur, mais à l'acteur social.

\*\*

Une impardonnable imprécision de langage doit être en tous cas éliminée : ce n'est point de « l'avenir de l'humanité » qu'il s'agit ici, mais, purement et simplement, du devenir à court et à moyen terme des sociétés industrielles.

Que les plages algériennes ou grecques soient souillées des mêmes résidus pétroliers que les nôtres, que la puanteur des bas quartiers du Caire ne le cède en rien à la peste de ceux de New York ne change rien à l'essentiel : les problèmes de l'environnement sont des problèmes de *nantis*. Un universitaire japonais rappelait hier l'expérience amère qu'il avait faite de cette évidence lors d'une conférence « organisée en 1970 à Hawaï par l'East-West Centre où étaient réunis, d'une part, futurologues occidentaux et japonais et, d'autre part, parlementaires et divers hommes politiques du Sud-Est asiatique. Les débats avaient alors bien mis en évidence le fossé qui séparait les futurologues d'où qu'ils viennent (mais évidemment toujours de pays industrialisés) et les hommes politiques du Sud-Est asiatique. Les premiers n'envisageaient déjà plus qu'un monde où la fabrication des produits synthétiques pallierait la carence éventuelle de diverses ressources ou produits naturels. Les seconds réagissaient violemment en disant que le problème était d'abord de recourir intelligemment et pour le bien de tous aux matières premières dont leurs pays disposent. Les

futurologues, constatant les dangers croissants de la pollution, s'efforçaient de convaincre l'auditoire des risques qu'elle fait courir à l'humanité. Le représentant de la Malaisie répondait pour sa part qu'il aimerait bien polluer lui aussi l'atmosphère avec quelques camions de plus » (28).

Il faut l'énoncer en effet sans ambiguïté : si la lutte pour la « qualité de l'environnement », au demeurant légitime en elle-même, doit être pour les économies dominantes (29) une nouvelle occasion de partir en croisade pour la « sauvegarde de l'humanité », c'est-à-dire *en fait* pour la perpétuation de leur domination sur les sociétés périphériques, alors cette lutte doit être dénoncée dans son mensonge basilair, et contre-battue.

Un problème « à la mode » mérite sans doute, de ce point de vue, examen : celui de « l'exportation des pollutions » — entendons : de la transplantation progressive des industries les plus « polluantes » des pays industriels avancés dans les pays périphériques (« sous-développés »). Ce problème constitue sans doute une bonne illustration des illusions d'optique susceptibles d'affecter les prévisions *a priori* les plus « séduisantes ». Il évoque en effet une perspective d'industrialisation « inéluctable » des pays pauvres au travers de la répulsion des sociétés industrielles avancées pour des formes d'industrialisation dépassées et dangereuses qui ont été au fondement de leur propre puissance. La substitution du thème de la qualité de l'environnement à celui de l'accroissement du produit brut aurait pour effet de contraindre les sociétés industrielles à se débarrasser d'une partie importante de leurs industries et à les exporter, bon gré mal gré, dans les pays non industriels, quitte à mettre au point une stratégie périphérique apte à leur garantir des sources d'approvisionnement en produits finis dont elles ne peuvent se passer au moins à moyen terme. Raisonement en effet séduisant, mais qui pêche au moins par deux défauts majeurs :

— il postule en premier lieu que les sociétés industrielles avancées acceptent de prendre le risque considérable de la transplantation de systèmes de production qui restent en partie indispensables à leur propre croissance dans des régions condamnées, de toute évidence, à de profonds bouleversements politiques et sociaux. C'est en effet courir, dans l'hypothèse probable de la multiplication par les pays pauvres d'efforts en vue de s'assurer le contrôle de leurs industries importées, un risque de première grandeur.

On voit dès lors à quels subtils calculs prévisionnels devraient se livrer, d'un commun accord, gouvernements de pays riches et Firmes Multi-Nationales (concernées naturellement au premier chef) en vue de n'exporter que des industries (au demeurant particulièrement polluantes) dont les produits pourraient sans risque majeur faire défaut à moyen terme aux sociétés avancées ;

— mais cette argumentation résiste mal à une deuxième observation que formule, dans la ligne des travaux de Jay W. Forrester (*World dynamics*, 1971), Franklin Tugwell : « il y a peu de chances, écrit-il, que les sociétés à haut P.N.B. soient désireuses de laisser les pays sous-développés s'industrialiser de la même manière » qu'elles-mêmes, c'est-à-dire au moyen d'industries fortement polluantes (30) : « les pays développés souffriraient sévèrement si les quelques milliards de gens habitant la biosphère bénéficiaient d'une industrialisation à haute pollution » (31). En d'autres termes, la pollution ne s'exporte pas — à tout le moins volontairement (32).

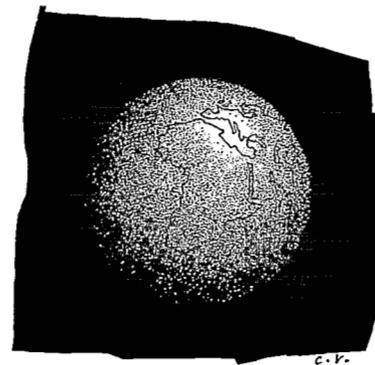
\*\*

Esquissons à grands traits pour terminer une typologie prévisionnelle des grandes sources possibles de pollutions et de nuisances dans le Bassin Méditerranéen pour la période 1972-2000...

— On y rencontrera pour commencer, de toute évidence, des catégories déjà classiques de la dégradation de l'environnement : pollutions liées à la création de pôles industriels côtiers (Fos, Sagonte, Tarragone, Bari, Brindisi, Tarante, Annaba, Arzew, Menzel-Bourguiba, Alexandria, Haïfa, Iskanderun, Salonique, Rijeka, etc...) et à l'accroissement des transports d'hydrocarbures ; nuisances associées au développement incontrôlé des zones urbaines et péri-urbaines, en particulier dans les pays de la Méditerranée « pauvre » (Afrique et Moyen-Orient).

— Mais on ne manquera pas d'être également impressionné par la multiplication d'agressions contre le milieu dont l'origine et les manifestations ressortissent à des facteurs moins physiques que *culturels* : on vise ici les pollutions et les nuisances liées au développement des activités de *loisirs*, et d'abord du tourisme, dont on sait qu'il est promis à un essor extraordinaire dans les vingt ou trente ans à venir (33) : les ordres de grandeurs retenus pour la décennie 1980-1990 situent à plus d'une centaine de millions par an les arrivées de touristes dans les pays du Bassin (60,2 millions en 1970).

— On ne peut davantage se dispenser d'évoquer l'apparition de phénomènes de dégradation de l'environnement et du milieu associés au *croît démographique* de populations à nutrition et à niveau de santé en baisse constante, telles que celles qui constituent pour l'essentiel les sociétés de la frange pauvre du Bassin. Le prévisionniste ne peut ignorer, de ce point de vue, les incidences probables de famines étendues ou d'épidémies meurtrières sur l'évolution des équilibres écologiques fondamentaux de l'ensemble du Bassin. Il est à craindre que les catégories actuelles de la dégradation de l'environnement ne soient littéralement bousculées, dans leurs incidences à longue portée, par la généra-



C. V.



C. V.

(28) D'après une note du Secrétariat Général de l'U.N.I.A.P.A.C. (JD/UC 71.296, 20 décembre 1971).

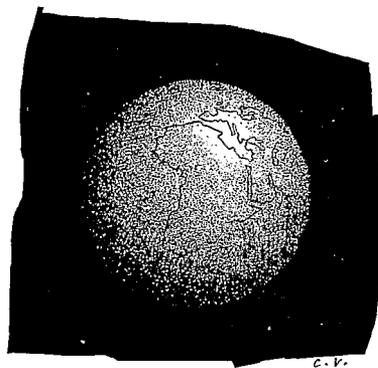
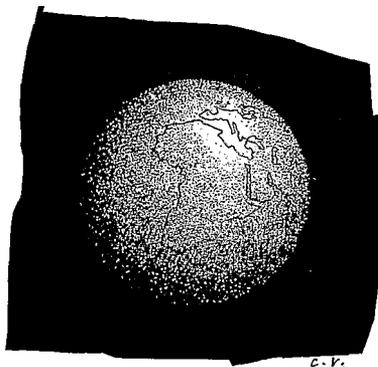
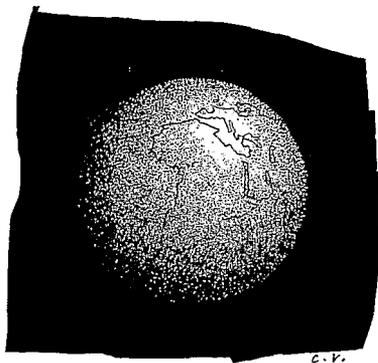
(29) Plus concrètement : pour les coalitions de firmes qui gouvernent la croissance de ces économies.

(30) La considération des coûts humains de la première phase de l'industrialisation « à l'européenne » n'est pas évoquée : comme on le sait, les pays pauvres ne manquent pas de ressources en main-d'œuvre...

(31) Franklin TUGWELL, *L'ordre international et l'avenir du sous-développement*, in *Analyse et Prévision*, Tome XII, n° 5 (1971), p. 1346.

(32) Jay W. FORRESTER le confirme : « La population des pays sous-développés étant de quatre fois supérieure à celle des actuels pays développés, son accession au niveau économique des Etats-Unis risquerait d'accroître de dix fois la pollution de l'environnement mondial » (cité par Franklin TUGWELL, p. 1347).

(33) Cf. le rapport (inédit à ce jour) préparé par le Comité Régional d'Expansion Economique Provence-Côte-d'Azur-Corse dans le cadre d'un système d'études sur l'évolution à long terme des relations entre la Façade Méditerranéenne française et le Bassin Méditerranéen (novembre 1971, 34 p. + tableaux).



lisation de phénomènes de ruptures de seuils biologiques déterminant des équilibres démo-économiques considérés jusqu'ici comme relativement stables.

#### ANNEXE

##### *Eléments d'une recherche appliquée aux représentations et aux pratiques de l'environnement dans les sociétés industrielles*

Quelle que soit la qualité des travaux de plus en plus nombreux qui sont consacrés à des problèmes tels que les modes de perception de l'espace (naturel ou urbain) ou le « sentiment de la nature » chez l'homme « industrialisé », on ne peut manquer de ressentir fortement le défaut d'un matériel de données empiriques relatives aux représentations que se font de l'environnement les différents groupes sociaux constitutifs des sociétés industrielles avancées ainsi qu'aux pratiques des divers rapports qu'ils entretiennent avec le milieu.

On souhaiterait donc suggérer, à titre de recherche de base préliminaire à tout effort de conception globale d'une politique, la mise en place d'un système d'enquêtes destiné à collecter des renseignements à quatre niveaux (34) :

- degré d'information (ce que les individus et les groupes savent des problèmes de l'environnement) ;
- attitudes (ce qu'ils en pensent) ;
- aspirations (ce qu'ils souhaitent réaliser) ;
- et attentes (ce qu'ils estiment probable) ;
- comportements (ce qu'ils font).

Les enquêtes ainsi caractérisées pourraient s'assigner pour objet d'éclairer deux notions dont le vocabulaire courant s'est emparé sans leur conférer, en l'état actuel des choses, une quelconque rigueur : celle de *qualité de la vie* et de *qualité de l'environnement*.

On suggèrera de rassembler sous l'expression de *qualité de la vie* l'ensemble des relations entre un mode de vie et un cadre de vie, sans préjuger des aspects « positifs » ou « négatifs » de ces relations, de façon à éliminer la connotation implicitement normative que la notion de *qualité de la vie* prend dans son sens ordinaire (une « vie » ou une « existence » de « bonne » ou de « mauvaise » qualité).

On comprendra par *qualité de l'environnement* l'ensemble des éléments relatifs à la *qualité de la vie* qui se caractérisent principalement par référence à l'environnement et au milieu, tels qu'ils ont été plus haut définis. On admettra en effet que nombre de facteurs intervenant dans l'appréciation de la *qualité de la vie* n'ont pas de rapports directs avec l'environnement ni le milieu : ainsi des relations familiales, de

voisinage ou de travail ; ainsi encore de l'accessibilité aux modes d'acquisition, de transmission ou de création d'objets ou de valeurs culturelles.

Ces définitions préliminaires, que des études et recherches appropriées devraient encore une fois approfondir, permettraient sans doute le repérage et l'évaluation de *niveaux* et de *seuils* de qualité de la vie et de qualité de l'environnement susceptibles d'être classés et mis en relations les uns avec les autres à partir de l'établissement et de l'établissement d'un système d'*indicateurs*.

(34) Repris du schéma classique d'Albert MEISTER, *Socialisme et autogestion, l'expérience yougoslave*, ed. du Seuil, 1964, 398 p.